

LE CONGRES DE PSYCHANALYSE DE MILAN

«Le semblant et la peste»

Autour de ce thème, des psychanalystes, des artistes, des écrivains et des philosophes ont parlé quatre jours dans un convent

Milan, un immense palais-convent sous le signe des petites étoiles, les Estelle, nommés qui y prièrent. Un convent tout plein d'intellectuels, qui se retrouvent là ; selon un rite déjà vieux de plusieurs années, sous l'égide du fabuleux « professeur » Verdiglione. Cette année, le thème du congrès était inaisissable par définition : « Le semblant et la peste ». Le semblant : pas seulement l'illusion mais l'ensemble des systèmes sociaux ; et la peste, en référence du dernier livre du maître de céans, paru récemment en Italie et en France. Contre l'illusion sociale, la peste de la psychanalyse ; tel était le sujet proposé.

BIEN peu s'y firent vraiment. On retrouvait là, par vagues successives, les rites d'affiche français en transit italien : Philippe Solfero — dont le beau livre, *Visions à New York*, paraît ces jours-ci en Italie — et Jean-Marie Benoist dominaient dans la théologie, sous le signe du pape que l'on sait. Bernard-Henri Lévy défendait avec passion les thèses de l'héologie française et reprenait une à une les critiques qui lui étaient opposées. On retrouvait les conflits français : une escarmouche avec violence confrontait Roger Dairvan à Lévy à propos de la bache de guerre de l'héologie française, Charles Pégyri : dreyfusard, et cependant attaché aux valeurs traditionnelles réactionnaires, dit B.H.L.

On y entendait, parlant de clinique, les psychanalystes lacaniens, souvent en mal de maître, comme déjà l'an dernier. On apprit, avec Elisabeth Resnaisine, comment l'on s'était fait, lui, pour dissocier la société du Mercant, en 1907 : rien à voir avec la dissolution efficace par l'acan. Bref, on importait, une fois de plus, la France.

En face, les Italiens parlaient, eux, des Brigades rouges et de pro-

blème de la « justification » ; des conflits théoriques qui opposent à l'évidence les psychanalystes d'obédience Verdiglione — il est président du Mouvement freudien international — aux psychanalystes jurgiens, dont l'importance est grande en pays très catholique. Comme toujours, le congrès oscillait entre deux particularismes nationaux et des fragments d'échange, tel un fil, perché à travers l'actualité idéologique de deux pays.

Malin tel est l'intitulé de ces deux étranges : on s'y rencontre. Et du même coup, on s'y méseime nécessairement, en s'y entendant entre les lignes. Et puis, de temps à autre, émerge une intervention qui frappe. Celle de lamis Xenakis, par exemple, qui exposa de façon claire quel est selon lui l'objet de la musique : elle n'est pas faite pour « faire plaisir », elle est surtout un moyen pour comprendre et écouter le monde.

Musique à l'appel — défiance dans la salle — et diagnostics en prose, Xenakis parvint à faire saisir à un auditoire manifestement mécontent que la musique conduit à tout : la philosophie, les sciences mathématiques, la biologie — puisqu'elle rend sensibles des struc-

tures mentales héritées de longue date — et les questions profondes de l'identité et de la négation. Les graphiques, les pages de musique, et la structure de la langue visualisaient la théorie. De semblant ?

Sûrement pas. Mais une intervention profondément philosophique qui souleva les concepts psychanalytiques de leur gangue, et clarifiait le champ de la réflexion. Il faut bien dire que l'une des principales qualités d'Arnando Verdiglione, c'est sa capacité à transcéder d'autres que les psychanalystes : de plus en plus, écrivains, poètes et musiciens se retrouvent dans ses rencontres.

Et de vrais philosophes. Merveilleuse de drôlerie et de profondeur, la fable inventée par Jean-Toussaint Desanti, qui fait parler des logiciens épris de ficelles,

comme Lewis Carroll ou Leibniz à ses heures. Il fut d'ailleurs le seul à parler vraiment d'un semblant. Imaginer, dit-il, est un immense miroir vertical qui fermerait un monde — un monde imaginaire.

Imaginer que dans ce miroir se reflètent tous les organes internes, tous les événements qui surviennent à des êtres vivants, qu'un appétit, par hypothèse, des « motifs ». Ils pourraient y voir leur corps, mais aussi les images passées de leur corps, leur dos, leur profil, mais encore jusqu'à leur naissance même — jusqu'au moment précis de leur conception. Tant d'images superposées que ce serait insupportable. Et la fable devient mythique ; on serait interdit de miroir, et seuls des intermédiaires acrobates pourraient matrasiner une demande telle image — vous sortant de votre de-

voire amie, ou votre arrière-grand-père en train de faire l'amour... On retrouvait là l'essence même de la philosophie spirituel, comme chez Platon, elle cesse d'être abstrait pour s'en aller vagabonder dans la rationalité poétique de la fiction.

Enfin le maître lui, Verdiglione en personne, dans une intervention louée, patiemment saisie par des foules de disciples. Une abstraité soigneusement calculée : pour les arts, générale et poétique ; pour les autres, simplement énonciative. Mais Verdiglione aime à se montrer sous un profil d'étrange ; et c'est la use de ses forces principales...

Catherine Clément

On lui rappelle le dernier numéro de la revue *Spéculer*, dirigé par Verdiglione : un ensemble sur la Guerre. Le second numéro, à paraître ce mois-ci, portera sur les médias et la communication.

Une table ronde avec Jean Daniel et Milan Kundera : «Tout n'est pas politique»

EN marge de congrès — mais aussi en vedette —, une table ronde rassemblait Jean Daniel, Milan Kundera, Jiri Peřkan et Dario Fo, sur un thème où le « semblant » n'était pas évident, mais où l'on pouvait trouver « la peste » sans être d'effroi. « Tout n'est pas politique », c'est à l'occasion de la révolution italienne d'un texte de Jean Daniel, l'écrivain en Italie, que s'agissait ce débat. Jean s'est pas politique : Jean Daniel avait dit, au contraire,

d'un journal (le *Nouvel Observateur*), qui se veut politique, avec une conception politique de la culture, surtout un idéalisme où le politique perdait peu à peu de son essence : car, disait-il « les capacités de l'homme », entre autres, ne s'expriment pas par le politique : « Je suis d'une génération qui est restée en politique comme en morale et en religion... On attendait tout de la politique parce qu'on avait décidé que tout était politique. » (Que ces temps soient reculés, c'est bien ce qui était

aussi Milan Kundera, rappelant que, à Prague, les serres de Kafka qui étaient sous le manteau n'ont rien de politique ; c'est la réappropriation d'une culture interdite, celle du peuple tchèque. Plus tard, devant encore rappeler le *Politique de Platon*, dont la théorie se termine par un trait de ce donné à la vie du citoyen. Serbes — et tout le monde en fut d'accord — les situations d'urgence permettent de dire à moments que tout est politique.

C.C.